

Steve Savidan

AVEC LA COLLABORATION DE DAVID BERGER

UNE BALLE
EN PLEIN CŒUR

éditions du
ROCHER

DOCUMENT

STEVE SAVIDAN
DAVID BERGER

UNE BALLE
EN PLEIN CŒUR

© Éditions du Rocher, 2010.

ISBN : 978-2-268-07491-7

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

transfert à Monaco est différé de quelques jours :

Considérant l'âge du joueur (trente et un ans) et la longueur du contrat (trois saisons), l'ASM veut prendre toutes les précautions et faire subir à l'international des examens poussés dont les résultats ne seront pas connus avant vendredi.

Dans ma chambre d'hôtel, je prends peur, je commence à cogiter et à penser à David Sommeil², mon ex-partenaire de Valenciennes.

Je sens l'angoisse pointer dans le regard de mon pote Jérôme, qui ne me lâche pas d'une semelle, comme s'il redoutait un malaise à tout moment :

« Ben ouais Steve, moi je commence à flipper. On n'arrête pas de parler de ton problème cardiaque alors je me sens obligé de te surveiller en permanence ! En plus, tu ne dors presque plus depuis deux jours, je ne veux pas te laisser seul, j'ai toujours peur que tu t'écroules brutalement devant moi... »

Après une nuit agitée et presque sans sommeil, j'apprends que je dois repartir à Paris dans l'après-midi, à la Pitié-Salpêtrière, pour convenir d'une date pour l'angiographie cardiaque.

Mais surprise à mon arrivée à l'hôpital, le professeur Isnard m'annonce mon hospitalisation immédiate, l'examen final aura lieu le lendemain matin par le professeur Ederd.

Moi qui m'attendais à une simple prise de rendez-vous pour la semaine suivante, moi qui me préparais à retrouver le soir même ma femme et mes enfants à Angers ou à Caen, je suis mis devant le fait accompli et contraint de rester dans cet hôpital !

Le stress m'envahit de plus belle. C'en est trop, je suis épuisé moralement et affaibli physiquement. Entre les longues heures d'attente à Monaco sans la moindre activité et toutes ces

consultations dans différents centres hospitaliers, je perds tous mes repères, désorienté comme un fauve en cage.

Le professeur me donne quartier libre pendant une heure avant l'hospitalisation. Je file acheter une brosse à dents, un caleçon, un tee-shirt... Et je chauffe mon portable pour surmonter ma peur : j'appelle ma femme, mes amis... J'ai besoin de parler, d'oublier, d'être rassuré, de rire. Cette terrible impression d'aller vers l'inconnu, cette sensation de danger, je tremble comme si je m'apprêtais à passer ma dernière heure de liberté, ma dernière heure de vie normale avant l'isolement.

J'agis et je réagis comme un condamné à une peine inconnue, indéterminée. Mes idées se troublent, mon avenir à court terme s'assombrit, que se passera-t-il demain ? Vais-je revenir dans le monde des vivants ? Je me dis qu'il y a eu un avant et que l'après est indéfinissable, aléatoire, incertain.

Je passe une nouvelle nuit d'enfer, dans une chambre de la Pitié-Salpêtrière, mais l'angiographie se déroule le lendemain à 8 heures dans un autre hôpital... au Kremlin-Bicêtre.

Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ?!

Et me voilà à 6 h 30, vendredi matin, sur un brancard, nu comme un ver sous une blouse, avec de charmants petits chaussons bleus, embarqué dans une ambulance direction l'hôpital du Kremlin-Bicêtre.

Scène épique : durant le transfert, je signe des autographes aux ambulanciers fans de foot.

Une heure plus tard, je suis allongé sur le bloc opératoire. Il ne s'agit pas d'une intervention sous anesthésie générale, seulement locale, donc je vais rester éveillé durant toute l'intervention.

Soudain, un petit homme à lunettes avec une petite barbe fait son entrée avec deux assistantes. C'est lui ! Le professeur Ederd.

Il me salue et se lance dans une explication détaillée, point par point, de l'intervention. On a retiré ma blouse et je l'écoute un peu gêné dans le plus simple appareil, seul un minuscule drap stérile recouvre l'aïne.

Le professeur Ederd me raconte précisément le déroulement de l'angiographie en m'avertissant que, par moments, la douleur peut être intense.

« Comment ça intense ? Sur une échelle de 1 à 10, combien ?
– Eh bien, ça peut atteindre... euh... 10 »

Et il porte le coup de grâce en m'annonçant que l'angiographie va durer... trois heures !

Paradoxalement, alors que je redouble d'inquiétude, je me sens à l'aise, j'ai confiance en lui. Je sais que c'est le meilleur spécialiste, et son tact, sa gentillesse, ses mots et ses explications m'apaisent.

*

L'intervention commence avec l'introduction d'un premier cathéter dans l'aïne. En même temps, je remarque plein de gens entrer et sortir du bloc opératoire. J'interroge l'une des assistantes sur la raison de cet incessant va-et-vient.

« Vous savez, le professeur Ederd pratique ce genre d'intervention très rarement et donc quand c'est le cas, plusieurs médecins viennent le voir à l'œuvre car c'est une référence, une sommité !

– Ah, j'ai de la chance alors... mais ça fait combien de temps qu'il n'a pas opéré ?! Non j'déconne... »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Est-ce que ça fait vraiment partie de notre travail ? Je suis persuadé que nous, footballeurs, ne sommes pas formés pour communiquer de la sorte. D'ailleurs, on ne nous apprend pas à nous exprimer en public. Nous ignorons les codes. Le *media training* n'existe que pour les chefs d'entreprise, les hommes politiques mais pas pour les footeux. J'essaie toujours de répondre naturellement, spontanément mais mon discours est-il réellement adapté à ce que les gens attendent, à ce qu'ils veulent entendre ?

À 21 h 30, je dis STOP. Je demande à Alex Lucas de mettre fin à cet interrogatoire. Ma garde à vue journalistique est terminée. Je suis libéré.

Ce n'est que plus tard dans la soirée, de retour à la maison, que je consulte enfin ma messagerie. Depuis que je joue au foot, je n'ai jamais changé de numéro. Parmi tous les messages de félicitations, il y en a donc qui proviennent de vieilles connaissances. Des potes de longue date, mais aussi, à ma grande surprise, de certains qui, il y a quelques années n'avaient rien fait pour m'aider et qui aujourd'hui se réjouissent de ma réussite.

Je me dis : « Ils sont gonflés quand même ! », et en même temps, ça m'interpelle : tous ces gens qui n'ont pas cru en moi ont pourtant conservé mon numéro depuis toutes ces années ! Pourquoi garder les coordonnées d'un jeune footballeur voué à l'échec ? Conservaient-ils, malgré tout, un mince espoir de me voir un jour sortir du tunnel ?

Je n'ai pas pu répondre à tous les messages. Si la plupart se ressemblaient dans la forme (et c'est bien normal), je me souviens de celui de Bernard Lions, mon ami journaliste à *L'Équipe*, car il a toujours su qu'un jour je serai convoqué. Mes

potes d'Angers, de Valenciennes, de Corse, d'anciens coéquipiers dont je n'avais plus de nouvelles. Je trouve ça cool et j'enregistre leur numéro. Il y a aussi le texto de Jean-Pierre Papin (il voulait m'engager lorsqu'il entraînant Lens) qui m'écrit : « Bravo ! Maintenant tu sais ce qu'il te reste à faire... » ; Antoine Kombouaré, mon ancien entraîneur de Valenciennes, avec qui j'ai toujours entretenu une relation très forte. Nous avons beaucoup de points communs. Notre enfance, nos parcours respectifs et nos échanges vont bien au-delà de l'aspect footballistique.

Et puis il y a un mystérieux MD qui me félicite par texto. Je répons : « C'est qui ? », et il me renvoie : « Michel Denisot », mon ancien président à Châteauroux. Ça me touche beaucoup. Mais de tous les messages, le plus beau, le plus symbolique, le plus merveilleux fut sans doute celui-ci : « Je suis fier de toi, je suis fier d'être ton père. »

Le premier signe paternel depuis deux ans.

[1](#)- Imagerie par résonance magnétique.

[2](#)- Le 20 août 2008, David Sommeil est victime d'un malaise cardiaque durant une séance d'entraînement avec Valenciennes. Il tombe dans un coma profond durant quinze jours et se réveille le 4 septembre. Il est ensuite en rééducation dans un centre de Lille. Sa carrière de footballeur s'est définitivement terminée à trente-quatre ans.

2

DE L'ENFANCE À LA FORMATION

Mon père s'appelle Thierry. C'est un ancien pompier de Paris reconverti facteur à Angers et également joueur de foot amateur. Il a évolué en troisième division au SCO d'Angers mais n'a jamais pu devenir footballeur professionnel. Sans doute parce qu'il n'avait pas vraiment la discipline requise. C'est son grand regret et il me l'a souvent fait ressentir.

Il rêvait de participer aux heures de gloire de l'équipe angevine, celle qui au début des années 1970 s'est illustrée en participant à la Coupe d'Europe, en finissant quatrième du championnat de première division. Elle comptait dans ses rangs l'un des piliers de l'équipe de France : Jean-Marc Guillou, et l'un des plus grands buteurs de l'histoire du football hexagonal : Marc Berdoll, auteur de quelques exploits retentissants comme un quadruplé lors de la saison 1973-1974 face au mythique gardien de l'AS Saint-Étienne, Ivan Curkovic. C'était l'époque où le SCO d'Angers totalisait cent vingt-huit buts dans une saison dont vingt-neuf du seul et même Berdoll. S'ensuivit hélas un long déclin. Jamais la formation angevine n'a pu réécrire d'aussi belles pages de foot.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Techniquement et tactiquement, je suis très en retard mais je ne ressens aucun besoin d'améliorer mon faible bagage de footballeur. Je travaille seulement ma condition physique. On me considère comme un diamant brut, un joueur athlétique qui court partout et qui a pour objectif sur un terrain : accélérer, frapper et marquer.

Dans la catégorie des moins de dix-sept ans, mon entraîneur oublie volontairement mon prénom et m'interpelle souvent avec des « Hé Savidan, replace-toi ! Savidan, reviens ! Savidan, concentre-toi ! ».

À l'entraînement, quand je rate un contrôle, la sanction est : « Savidan ! Dix pompes ! »

Je ne compte même plus les séries de pompes à exécuter chaque fois que la technique me fait défaut ! Mais ce traitement m'agace à tel point que, lors d'un match officiel, je décide après un énième contrôle raté, de m'arrêter de jouer, de m'approcher de mon entraîneur et d'effectuer devant lui une dizaine de pompes, autant par réflexe que par provocation.

Puis j'accède au statut d'aspirant, j'évolue dans la troisième équipe du SCO d'Angers, en division d'honneur. En parallèle, je prépare un BEP de comptabilité que j'obtiens au bout de deux ans.

Un beau jour, alors que je ne suis pas encore majeur, je suis convoqué pour un match de CFA 2, au sein de la deuxième équipe d'Angers. Et je retrouve tous les gars qui ont été reçus en sport-étude, deux ans auparavant à l'époque où j'avais été moi-même recalé.

Belle revanche personnelle, d'autant que je suis plus jeune qu'eux et le plus petit par la taille.

Je sens que ma présence les dérange, car j'ai toujours l'étiquette de l'adolescent issu d'un quartier populaire.

C'est à cette période que je réussis mon premier quadruplé : quatre buts dans un même match, contre Doué-la-Fontaine. Quatre buts quasiment identiques dans leur réalisation : appel de balle, course en profondeur, accélération et frappe victorieuse.

Malgré mon efficacité de buteur, je m'attends à être viré en fin de saison car l'effectif regorge de joueurs beaucoup plus talentueux que moi et au registre plus complet.

Mais je bénéficie d'un nouveau concours de circonstances. Deux jeunes du centre de formation sont renvoyés du fait de leurs sorties nocturnes répétées !

Contre toute attente, on me propose un contrat de stagiaire rémunéré 2 200 francs par mois (soit environ 330 euros).

Le club est en grosse difficulté financière, l'équipe première est reléguée en National (équivalent de la troisième division) et évite de justesse le dépôt de bilan. Le recrutement est gelé. Les dirigeants sont contraints d'accorder leur confiance à la jeune pépinière interne.

Durant la saison 1996-1997, je m'entraîne donc de plus en plus souvent avec le groupe professionnel et je dispute mon premier match avec les « grands » : un véritable calvaire, face à Créteil-Saint-Maur Lusitanos.

La veille, je me suis acheté une nouvelle paire de chaussures : des Lotto blanches. Je ne suis bien sûr que remplaçant et j'entre en jeu pour les dix dernières minutes en position d'attaquant de pointe. Mes premiers ballons sont très mal négociés, je rate tous mes contrôles ce qui attire les railleries de mon partenaire Stéphane Rivoal : « Ne lui donnez plus le ballon ! » Anecdote

d'autant plus amusante qu'aujourd'hui Stéphane et moi sommes très amis !

Sur le moment, ça me fait sourire même si j'ai honte, car je suis vraiment catastrophique. Malgré ma prestation pitoyable, on gagne le match.

À l'aube de mes dix-neuf ans, ma carrière ne s'annonce guère prometteuse, je suis titulaire en équipe réserve et simple doublure en National.

L'épanouissement, il survient quelques mois plus tôt, hors des terrains, dans ma vie sentimentale.

*

Durant mon adolescence, mes relations avec les filles sont très épisodiques. Je collectionne les aventures éphémères, amourettes sans engagement, et la fidélité n'est pour moi qu'une notion très abstraite.

Lors de l'été 1996, mon ami Jérôme Frogé me présente l'une de ses copines, Karine, une étudiante métisse. Elle a vingt ans, je viens d'en avoir dix-huit. Nous sommes issus tous deux de milieux modestes mais mon insouciance et mon exubérance tranchent avec sa prévoyance et sa timidité naturelle. Karine est en fac d'espagnol et travaille parallèlement chez Quick, moi je ne suis qu'un obscur joueur de foot qui n'a aucun projet sérieux dans la vie.

En apparence, tout nous oppose donc loin de moi l'idée de la draguer, je crois savoir qu'elle a un petit copain, je ne suis pas du tout son type de mec, trop jeune et mon style vestimentaire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je suis tellement motivé et volontaire que j'en viens à agacer mes collègues de travail car je redouble d'efforts pour être le plus efficace. Je prends ce boulot comme un sport et, dès lors, je retrouve mon esprit de compétition : mon but est d'être la première équipe à finir la tournée quotidienne. Donc je cours tout le temps, je saute du camion, j'attrape les vide-ordures, si un papier tombe, je le ramasse et le jette dans la benne et hop, encore un sprint vers une poubelle ! Autant d'efforts pour boucler la tournée avant les autres équipes d'éboueurs. Je considère ce job comme une forme d'entraînement, une façon de parfaire sa condition physique en vue du prochain match de foot.

Comme je suis le plus jeune de la troupe, je prends les containers les plus lourds pour simplifier la tâche de l'ancien.

« Plus vite, plus haut, plus fort », ce sont mes jeux Olympiques, je veux dépasser les limites, bondir, rigoler, souffrir...

Mes compagnons s'étonnent de toute cette énergie dépensée et tentent de la canaliser :

« Steve ! Calme-toi, cool, on a le temps ! »

Je reste sourd aux recommandations, toujours en quête de tous les records de vitesse. Je me lance des défis dans chaque rue. En combien de temps vais-je débarrasser toutes les ordures ? Si la semaine précédente, j'ai mis deux minutes quinze, je dois être plus rapide cette fois-ci. Et les secondes s'égrainent dans ma tête devant les yeux ébahis des deux anciens, l'un au volant du camion, l'autre à mes côtés.

Je me fixe plein d'autres petits challenges. Par exemple, lorsqu'il y a dix containers devant un immeuble, je me fixe comme objectif de les rassembler près du camion en moins de trente secondes...

Top chrono, c'est parti pour le décompte dans ma tête !

Un vrai jeu d'enfant, une réelle compétition sportive ! Avec tous les risques encourus : un jour, mon gant a glissé de ma main et je me suis blessé avec un tesson de bouteille. J'ai eu si peur d'une infection que j'ai dû effectuer un bilan sanguin.

Je m'habitue aussi progressivement à l'odeur, la sensation d'avoir la nausée disparaît au fil du temps tout comme l'obsession de se laver plusieurs fois par jour. Au début, le dégoût est tel que j'enlève ma tenue de travail (pantalon bleu, haut jaune, veste rouge, casquette et chaussures de sécurité) sur le palier de mon appartement et je rentre chez moi en caleçon. Peu à peu, je m'habitue et la cadence de quatre ou cinq douches quotidiennes diminue.

Cette expérience m'a aussi fait découvrir... le vin ! À la fin de chaque tournée, nous allons déjeuner dans un petit bar et le repas collégial s'accompagne toujours d'un verre de vin.

J'ai toujours pensé que boire le matin était une forme d'alcoolisme aigu mais ce préjugé a sauté. À 11 heures, les repères sont différents dans ce genre de boulot. La journée de travail est terminée et il n'y a rien de choquant à savourer un petit ballon de rouge, blanc ou rosé. Ce ne sont pas de grands crus, mais ce rituel m'a permis de différencier un bordeaux d'un vin de Loire ou d'un bourgogne.

Des petits plaisirs nouveaux et une réelle prise de conscience sur l'environnement. Je suis stupéfait par la quantité abondante d'ordures ménagères. Je ne m'en rends pas compte durant la tournée, mais c'est en allant vider la benne dans l'incinérateur municipal que je mesure le volume de déchets !

Et que dire de l'incivilité criante de nos concitoyens qui se moquent éperdument de jeter des sacs poubelles mal fermés

voire percés.

Résultat, il arrive parfois que le contenu se répande en plein milieu de la rue. Les gens s'en fichent, les éboueurs sont là pour ramasser et nettoyer ! Depuis cette époque, je veille à tout ce que je jette et je me sens davantage concerné par le tri sélectif.

En sillonnant les rues d'Angers, je passe inévitablement devant le domicile de mes amis qui me maudissent quand je brise leur sommeil en appuyant sur l'interphone à 6 h 30 ou lorsque je décide de cacher leur poubelle sous les voitures.

Parfois, ce sont eux qui, sortant de boîte de nuit, m'attendent à l'aube dans un quartier et m'accompagnent dans ma tournée. Une bonne dizaine d'éboueurs occasionnels participent alors au nettoyage. Ballet improvisé de gais lurons au service de la ville d'Angers !

Je n'ai travaillé que deux mois au service de propreté urbaine mais une relation fraternelle s'est instaurée avec l'ensemble de la profession. Je reçois régulièrement du courrier venant des Éboueurs de France, et dans tous les stades où j'ai joué, j'ai souvent croisé un supporter se réclamant des éboueurs de la ville.

Je me souviens d'un match à Toulouse. À ma descente du bus, un gars m'interpelle :

« Hé Steve, je voudrais te filer le maillot du club des éboueurs de Toulouse, on peut se voir après le match ? »

En fin de soirée, je retrouve le type en question et nous échangeons nos maillots !

Depuis dix ans, je revendique fièrement mon appartenance à la confrérie des éboueurs. Elle symbolise tellement la transition entre les années de galère et mon statut de joueur international de Ligue 1.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nouvelles mentalités. Faire table rase du passé, loin de tout conflit.

Cette expérience ne peut être que bénéfique et va assurément m'endurcir.

*

À mon arrivée en Corse, je vis d'abord dans un hôtel de Porticcio. Je partage ma chambre avec le gardien Tony Sylva, l'un des deux joueurs, avec Sébastien Squillaci, prêtés par l'AS Monaco.

Karine reste à Angers en attendant de trouver un logement pour nous deux.

Très vite, je me lie d'amitié avec le préparateur physique du club, Franck Antoine (aujourd'hui coach sportif pour des particuliers). Grâce à lui, je découvre le véritable sens du surnom « île de Beauté ».

Les petits villages de la Corse du Sud, les fêtes locales, les peintures de Pierre Farel... Je m'ouvre au domaine artistique et culturel, sans doute parce que j'ai soif de découverte, bien conscient du retard accumulé depuis mon enfance.

Je veux rattraper le temps perdu et je me nourris de nouveaux projets comme la restauration : l'envie me brûle de monter un jour mon propre restaurant. J'observe avec attention l'accueil, le service, l'architecture, la décoration. Il me faudra quelques années pour concrétiser ce désir.

En Corse, je pratique de nouvelles disciplines sportives. Jusque-là, ma conception du sport se résumait à une débauche d'énergie, une succession d'efforts physiques.

Là je découvre les sports nautiques (le jet-ski), la moto (cross ou trial), le beach-volley, le tennis et même le judo.

À l'exception de Franck Antoine, tout mon entourage est extérieur au monde du foot.

On m'appelle « le petit » et j'ai la chance d'être adopté par la population, de bénéficier d'un vrai capital de sympathie et d'une générosité débordante. Sachant que je suis à la recherche d'un appartement à louer, ma boulangère me prête gratuitement son studio pendant deux mois. Un cadre de rêve, en face des îles Sanguinaires, avant d'emménager à l'automne avec Karine dans le centre-ville d'Ajaccio. Voilà l'hospitalité corse dans toute sa splendeur.

Autre preuve de notre intégration expresse : ma femme, bien décidée à reprendre la vie active pour ne pas s'ennuyer au quotidien, décroche rapidement un job de vendeuse pour un magasin de chaussures situé cours Napoléon.

Si l'ambiance est excellente au sein de l'équipe, le parcours en championnat est un dur labeur. Nous plongeons rapidement dans la zone des relégables.

Offensivement, c'est la catastrophe. Durant tous les matchs aller, nous n'inscrivons que dix buts en dix-neuf matchs.

Personnellement, je n'en marque que deux en cinq mois mais je ne joue plus avant-centre. Je suis repositionné dans le couloir gauche. Un nouveau poste pour moi qui m'apprend d'autres facettes du métier de footballeur : le remplacement, le sens de la passe, les efforts défensifs. Auparavant, je n'avais aucun style, j'étais un simple finisseur.

J'avoue m'épanouir dans ce nouveau registre, je compense ma frustration de ne plus marquer par le sentiment d'enrichir considérablement mon bagage de footballeur.

Toute mon existence est jalonnée d'événements heureux et néfastes. Comme si le bonheur absolu n'existait pas, comme si une malédiction pesait sur moi en permanence.

Je le vérifie une fois de plus le tout premier jour de l'année 2001.

Bienvenue dans le XXI^e siècle et le troisième millénaire.

Le 1^{er} janvier 2001 à 10 h 25 : je constate avec effroi que mon compte bancaire vient d'être piraté !

85 700 francs (13 000 euros environ) volatilisés. Je suis victime comme sept cents autres clients de la Caisse d'épargne d'Angers d'un gigantesque vol collectif le même jour, à la même heure et du même montant. Ce qui représente un détournement de 60 millions de francs (9 millions d'euros).

Au début, personne ne soupçonne une escroquerie, je suis même sévèrement réprimandé par mon banquier qui s'insurge par téléphone de mes folles dépenses personnelles :

« Mais tu t'es acheté quoi le lendemain du réveillon ? Une voiture ? »

Ce n'est que le 3 janvier que le piratage est avéré et dévoilé au grand public. La banque ne peut rembourser immédiatement autant de clients ! 9 millions d'euros ne se réinjectent pas du jour au lendemain. Il faut du temps, beaucoup de temps avant de régulariser la situation pour toutes les victimes.

La Banque de France et la justice se saisissent de l'affaire, mon compte est provisoirement bloqué, gelé.

Plus aucun retrait de liquidités n'est possible et la moindre opération prend un temps infini comme de transférer mon salaire sur le compte de Karine.

Évidemment, le Trésor public me tombe dessus car les virements mensuels sont suspendus.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'anecdote, c'était la dernière apparition de Zidane au Stade de France.

Franck se préoccupe de mon bien-être, me demande si j'ai besoin de places supplémentaires pour le match de mercredi, si j'en ai suffisamment pour ma famille et mes amis proches. Il m'explique les démarches pour obtenir des maillots auprès de l'équipementier de l'équipe de France, qui est également le mien : Adidas. Il me détaille tous les rouages qu'un novice doit connaître lorsqu'il arrive à Clairefontaine. Franck Ribéry devient mon guide, mon tuteur et entreprend de me faire visiter les lieux : la salle de kiné, le restaurant, le vestiaire, la salle vidéo...

Et je constate que sa réputation n'est pas une légende : c'est un grand farceur ! Durant ce séjour à Clairefontaine, Ribéry ne cesse de me faire des blagues.

Il saisit la moindre occasion pour me chambrer ou me piéger. Tout est prétexte au canular. C'est un bizutage permanent !

Il y a, par exemple, chaque jour un code vestimentaire. Le pantalon est toujours bleu mais c'est la couleur du haut qui change. Ainsi, le lundi, c'est sweat blanc, le mardi rouge et le mercredi nous sommes tout en bleu. Eh bien, comme j'ignore à mon arrivée le véritable code vestimentaire, Franck me fait croire que le premier jour, nous devons porter un étrange mélange de bleu, blanc, rouge avec encore une couche de bleu et rouge par-dessus le blanc.

Je me change à la hâte en suivant scrupuleusement ses instructions et c'est en contemplant mon accoutrement dans la glace que je découvre ma tenue grotesque. Je me retourne sceptique et je le vois hilare sur son lit :

« Eh j'déconne ! »

Dans la foulée, il m'annonce très sérieusement qu'il est strictement interdit de téléphoner dans les chambres, que de toute façon le réseau est brouillé à certaines heures dans l'enceinte même du château. Ou encore que les combinés téléphoniques dans chaque pièce sont sur écoute.

Concernant les séances d'entraînement, il m'informe que les remplaçants ne sont jamais sur le même terrain que les titulaires, qu'il n'y a jamais de séance collective où se mêlent les nouveaux et les anciens.

Devant mon inquiétude grandissante, il éclate de rire et ponctue toujours ses vanes d'un « Eh j'déconne ! ».

Et je plonge à chaque fois, me disant que sur toutes les infos bidon qu'il invente il y en a forcément une qui est vraie.

Rebelote à table lors du premier repas où il me fait changer trois ou quatre fois de place :

« Non, non, ne te mets pas là, c'est la place de Vieira... Ah non, pas là non plus, c'est celle de Thierry Henry... Eh mais t'es dingue, t'es assis sur la chaise de Gallas ! »

Je comprends enfin son petit manège et finis par lui lancer :

« Oh ! Tu me saoules avec tes blagues ! »

Et je le vois, écroulé sur la table, mort de rire sans oublier son fameux « Eh j'déconne ! ».

L'ambiance est détendue, Franck a favorisé mon intégration. Je me sens bien. Mais je garde en tête l'objectif pour lequel je suis ici et la causerie de l'après-midi me conforte dans cette idée.

En effet, avant la première séance d'entraînement, nous avons rendez-vous dans le vestiaire de Clairefontaine, où Raymond Domenech nous attend pour son premier discours, ce que l'on appelle communément une causerie.

Je suis assis entre Samir Nasri et Gaël Clichy. Nous sommes à deux jours du match contre l'Uruguay et, déjà, le sélectionneur nous parle d'objectif, d'un objectif sur le LONG terme.

Pour lui, la rencontre de mercredi est anecdotique, l'important, c'est la qualification pour la phase finale de la Coupe du monde.

Ce rassemblement s'inscrit dans le cadre d'une préparation à un GRAND événement. Ce n'est que la continuité d'un programme qui doit nous conduire en Afrique du Sud en 2010 :

« ... Et tout le monde ici est concerné par cet objectif. J'ai bien dit TOUT le monde ! »

Raymond Domenech me fixe en prononçant cette dernière phrase.

Par ces quelques mots, il vient d'investir TOUT son auditoire dans sa quête finale. Qu'il est loin le débat médiatique sur l'intérêt ou non de ma convocation, sur le fait que je ne suis plus tout jeune...

Désormais, du moins pendant ces trois jours de rassemblement, je fais partie intégrante du groupe France et du but qu'il s'est fixé.

Après cette séance de motivation, place au premier entraînement. L'adaptation se passe bien. Non seulement je ne ressens aucune animosité ni suffisance de la part des anciens, bien au contraire, je plaisante avec Anelka, Benzema et bien sûr Ribéry.

Je reste fidèle à mes habitudes en club : je me dépense sur le terrain, je montre mon envie sans modération dans les efforts à tel point que certains défenseurs ironisent :

« Hé arrête de courir Steve, on n'est pas encore mercredi ! »

Patrick Vieira passe devant moi et me glisse : « Ça me fait plaisir que tu sois là ! »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'APPEL DES BLEUS

4

Mardi 18 novembre 2008 : J-1

Nous sommes la veille du match contre l'Uruguay. Le réveil sonne à 8 h 45, nous avons rendez-vous à 9 h 30 pour le petit déjeuner. Une franche poignée de main avec certains (Domenech, Vieira, Sylvestre, Pelé, Évra...), une tape amicale (le « check » dans le langage jeune) avec les autres !

Chacun a ses habitudes alimentaires et tout le monde trouve son bonheur car il y a une multitude de choix, dignes d'un palace.

Les discussions portent essentiellement sur le foot et notamment sur les dernières prestations des uns et des autres dans leur club respectif en championnat. Ça « chambre » énormément entre les *Frenchies* d'Angleterre. Patrice Évra, de Manchester United, défie les joueurs de Chelsea et ceux d'Arsenal :

« Vous pouvez toujours rêver, on est devant et on sera champion ! »

Ou encore :

« Pas mal ta boulette samedi ! T'as voulu dégager en touche ? Il t'a bien enrhumé le mec d'Everton sur ce coup-là ?! »

Je m'aperçois que tous les internationaux français sont au courant des résultats du week-end de tous les grands championnats européens. Ils ont vu TOUS les buts et savent parfaitement si l'un d'entre nous a marqué, a été remplacé, s'il a été exclu ou s'il a réussi un joli tacle. Je n'en reviens pas quand Anelka m'interpelle sur les deux buts que j'avais inscrits la saison dernière avec Valenciennes contre Marseille et sur celui marqué contre Lens :

« Mais comment t'as fait pour réussir ce pointu dans un angle aussi fermé ? »

Nicolas Anelka qui s'émerveille de l'un de mes buts, lui qui en marque quasiment chaque week-end ! Un comble !

J'ai à peine le temps de savourer le compliment que Ribéry me remet les pieds sur terre :

« Bah, il a pas fait exprès Biloute, il a fermé les yeux au moment de tirer, hein que t'as fermé les yeux Tcho Biloute ? »

Dès que j'ai franchi les grilles de Clairefontaine, on m'a surnommé « Tcho Biloute ». J'ai l'étiquette du Ch'ti à tout jamais depuis mon passage à Valenciennes.

Et on me pose beaucoup de question sur le championnat de France.

Thierry Henry : « Alors, pas trop dure la Ligue 1 ? »

Franck Ribéry : « Je regarde les résumés à la télé, franchement j'ai l'impression que c'est de plus en plus difficile de marquer des buts dans le championnat de France, non ? »

On me demande aussi comment ça se passe à Caen, si je pense qu'on va se maintenir cette saison (à l'époque nous étions douzième au classement, on a fini dix-huitième).

Karim Benzema me surprend en me disant : « Eh, ce serait bien que tu viennes à Lyon au mercato d'hiver ! »

Ou encore Steve Mandanda : « Mais non, ce n'est pas à Lyon que tu dois aller, faut que tu signes à l'OM ! »

Je me sens vraiment intégré dans un groupe composé de gars sympas, chaleureux, très ouverts et au sein duquel la confiance est un maître mot. Certainement aussi parce que nous sommes coupés de l'extérieur, sous une bulle ultra-protectrice.

Les plus anciens dégagent de la prestance mais à aucun moment je ne perçois des ego surdimensionnés. Non, tous ces grands joueurs autour de moi n'ont pas la grosse tête, ils ne font preuve d'aucune suffisance. Ils sont agréables et souriants.

Ce premier petit déjeuner est l'occasion pour moi d'en savoir plus sur une carrière à l'étranger. Je découvre que tout est codifié dans les grands clubs européens. Ribéry me parle de biométrie au Bayern de Munich, de planning quotidien extrêmement précis, qu'il y a une crèche pour les enfants des joueurs, des structures pour accueillir chaque jour toute la famille.

J'ai l'impression qu'ils vivent sur une autre planète du foot et j'en ai la démonstration flagrante un peu plus tard dans la journée dans le « confessionnal » du château : la salle de massage.

C'est là que tout se dit, que tout le monde se lâche.

Chacun y a ses propres habitudes. William Gallas dort profondément sur la table pendant que l'un des kinés le prend en main.

La salle de massage, c'est surtout le défouloir. Plus question de parler football. Il y a de la musique, certains dansent mais l'activité première, c'est le « chambrage » ! Tout est prétexte à la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Une image gravée dans ma mémoire : celle de Jean-Louis Borloo présent lors de la victoire de 3-0 à Sedan, lancé dans un tour d'honneur en solitaire sur le terrain avec l'écharpe de VA.

C'est lui qui a remis à flot le club et la ville de Valenciennes. Son investissement personnel a été énorme. Je regrette simplement de n'avoir jamais pu m'entretenir directement avec lui et mieux le connaître.

Pour fêter la montée, le club nous verse une prime établie au prorata des matchs disputés (je touche 30 000 euros) et nous invite une semaine à Marrakech. Dans la foulée, je prolonge mon contrat de deux ans.

Pour la première fois de ma carrière, je n'ai aucune envie de changer d'air, c'est avec Valenciennes que je veux découvrir la Ligue 1, c'est aussi dans cette ville que je me lance dans un grand projet : le K9.

*

Depuis notre arrivée à Valenciennes, Karine et moi avons l'habitude de déjeuner à La Rôtisserie du Rouet, un restaurant du centre-ville dirigé par Arnaud Delahaye.

En mars 2006, j'apprends qu'un fonds de commerce est à vendre dans une petite rue non loin de ce restaurant.

S'ensuit une petite visite des lieux, puis nous évaluons le budget, nous établissons le montage financier dans lequel Arnaud et moi serions coactionnaires pour créer un restaurant.

Dans un premier temps, c'est la désillusion, aucune banque n'accepte de soutenir le projet. Je décide alors de passer un deal avec deux entrepreneurs de la ville qui nous avancent l'argent nécessaire aux travaux.

Un autre partenaire nous aide pour l'achat du mobilier et toutes les fournitures. Banco ! Nous rassemblons de meilleures garanties et une banque décide de nous suivre.

Je m'occupe de toutes les démarches administratives sans solliciter la moindre dérogation auprès des autorités locales. En aucun cas, je ne veux profiter de ma notoriété pour obtenir des privilèges. Hors de question que mon projet aboutisse grâce à mon statut de joueur vedette.

Ainsi, pendant plusieurs mois, mon emploi du temps se résume aux entraînements, matchs de championnat, travaux d'aménagement et réunions de chantier.

Dans la ville, peu de gens croient à la réussite de mon entreprise : je ne suis qu'un footballeur ; à part taper dans un ballon, je ne sais rien faire d'autre, je vais forcément me planter.

Qu'importe les mauvaises langues, j'ai une idée très précise de mon projet : je veux une décoration tout en briques (référence à la région Nord), un grand comptoir de bar et j'aspire à une ambiance chaleureuse dans mon futur restaurant. J'ai le souci du détail dans le design, jusque dans l'élaboration des menus. Je suis très exigeant sur certains points. Par exemple, je veux des frites maison, plus chères mais bien meilleures que des produits congelés. Je compte aussi créer de nouveaux cocktails comme le Kikino, à base de Schweppes et de cognac.

Fin mai 2006, pendant que je m'active sur mon projet de restaurant, l'équipe de France poursuit sa préparation pour la phase finale de la Coupe du monde en Allemagne. Elle enchaîne les matchs amicaux officiels contre le Danemark, la Chine... mais elle dispute aussi quelques rencontres loin des caméras de télévision.

Ce sont généralement des petites oppositions jouées l'après-midi, à la place d'une séance d'entraînement.

À l'initiative de Gervais Martel, président du Racing Club de Lens, un match à huis clos, c'est-à-dire fermé au public, est organisé entre les Bleus et une sélection du Nord comprenant des joueurs au chômage et d'autre en activité dans différents clubs de la région. Je fais partie de cette sélection et je me retrouve face à l'équipe de France. Je suis loin d'imaginer que deux ans plus tard je serai dans le camp tricolore. Pour l'anecdote, je marque un but à Grégory Coupet d'une reprise acrobatique dans la surface de réparation !

À peine le temps de savourer ce jour de gloire très personnel, je quitte la région le temps d'un week-end pour célébrer... mon mariage.

Le 3 juin 2006, à la mairie d'Angers, Karine et moi, nous officialisons notre union devant la famille au complet : mon père, même si les relations entre nous sont toujours très tendues, ma mère, mon frère et mes trois sœurs. Les meilleurs amis sont là ainsi que quelques invités surprises comme notre professeur de français Mme Renée Solé, qui nous a dispensé ses cours, à Karine et moi, à des périodes différentes.

Et voilà qu'elle se remémore toute sorte d'anecdotes et de souvenirs de notre période scolaire :

« Karine était une élève studieuse, brillante, tandis que Steve était tout l'inverse. Je me souviens que je l'interrogeais sur son avenir : "Mon pauvre garçon, qu'est-ce que tu vas bien pouvoir faire dans la vie ?" et lui me répondait : "Mais madame, je serai footballeur professionnel" et je levais les yeux au ciel en lui répliquant : "Mais oui bien sûr, et moi je serai évêque." Ah, il m'a bien bluffé ce garçon ! »

Nous avons convié une petite chorale de gospel pour enjoliver notre mariage. Je retiens aussi le cadeau original offert par mes partenaires de Valenciennes : une étoile dans l'Univers.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Un tir puissant qui propulse le ballon dans la lucarne : 2 buts à 1 !

Je réalise le doublé et Valenciennes met fin à l'invincibilité marseillaise. C'est probablement le but le plus marquant et le plus symbolique de ma carrière : l'adversaire, le temps qu'il restait à jouer, le geste imprévisible de ma part, mon indiscipline, ma hargne sans oublier la joie démesurée après le but. Je cours partout et comme à chaque fois que je marque, j'effectue un salto arrière.

Cette façon très particulière de célébrer mon but date de mon enfance. Lors d'un après-midi passé au centre aéré au parc du Hutreau, près d'Angers, durant une séance de gymnastique, un copain m'apprend les sauts périlleux. Au bout de dix tentatives infructueuses, je réussis l'acrobatie.

Je la reproduis chaque jour jusqu'à parfaitement maîtriser le mouvement.

À seize ans, je décide de l'appliquer en match, d'abord avec l'Intrépide d'Angers puis sous les couleurs du SCO d'Angers. Mais les dirigeants tentent de m'en dissuader, invoquant le risque de blessure. Je me résigne à cesser ce rituel mais l'un de mes coéquipiers, Sébastien Le Paih² m'encourage à continuer.

Selon lui, c'est une vraie marque de fabrique, une belle spécificité pour un buteur. Je perpétue l'exercice du salto arrière après chacun de mes buts tout au long de ma carrière et ça ne m'a jamais causé la moindre blessure sur un terrain.

La joie du buteur : sensation tellement personnelle. Il m'arrive d'avoir la conviction avant un match que je vais marquer. Si c'est le cas, ma joie sera beaucoup plus mesurée.

Parfois, on lutte, on souffre durant toute la rencontre et, à la dernière minute, je finis par marquer. Là, c'est le bonheur incontrôlable.

Cela dépend aussi du contexte. Si je viens d'enchaîner deux ou trois prestations médiocres, sans efficacité et que les critiques s'abattent sur moi, je suis très démonstratif si j'inscris enfin un but. Ma joie est une réponse rageuse à mes détracteurs et se traduit par : « Vous voyez, je suis toujours là ! »

Face à l'OM, c'est une joie de cinglé, une joie communicative où supporters, partenaires et staff technique sont en liesse. Je ne me maîtrise plus, je suis en transe.

En revanche, je bannis certains gestes après un but, comme par exemple embrasser le maillot. Je sais que beaucoup de joueur font ça. Pour moi, ce n'est pas une preuve d'amour pour un club ni d'attachement envers les supporters.

Je suis scandalisé de voir des buteurs embrasser leur maillot alors que la veille ils étaient dans le bureau du président menaçant de s'en aller vers d'autres cieux !

*

À l'issue des matchs aller, durant la trêve hivernale de la saison 2007-2008, je tire un bilan de ma carrière à Valenciennes. Peut-être est-il temps d'envisager un départ. Je suis le meilleur buteur de l'équipe, mais que puis-je espérer de plus ?

J'éprouve le besoin d'un nouveau challenge, de me mettre en danger professionnellement. L'équipe de France ne m'a toujours pas ouvert ses portes. J'ai envie de découvrir de nouveaux horizons. J'en parle à mon agent, Henri Zambelli, et son associé, Philippe Flavier.

Très vite, ils m'informent de l'intérêt porté à mon sujet par plusieurs clubs : Lens, Lyon, Marseille, Rennes, Hoffenheim, en Allemagne, et même... le Real Madrid ! Cette dernière piste me

paraît tellement irréaliste que je crois à une mauvaise blague. Je découvre quelques jours plus tard le fax madrilène.

Il s'agit d'une demande authentique de renseignements, je fais partie des joueurs suivis, de près ou de loin, par le Real Madrid. Le simple fait de figurer sur une liste de recrue potentielle du plus grand club du monde me plonge dans un état jubilatoire !

Je révèle à Antoine Kombouaré mes velléités de départ et il me convainc de finir au moins la saison :

« Si, au mois de mai, tu as une belle proposition, sérieuse et concrète, on en parlera ensemble mais ne pars pas en cours de saison ! »

En janvier 2008, Jean-Pierre Papin et Daniel Leclercq, respectivement entraîneur et directeur technique de Lens, reviennent à la charge et soumettent officiellement une offre de transfert. Refus catégorique de mon club.

Je porte donc toujours le même maillot et je garde mon rythme : j'inscris un total de treize buts, comme la saison précédente, mais loin derrière le nouveau meilleur buteur, Karim Benzema et ses vingt réalisations. Dans la hiérarchie des attaquants postulant chez les Bleus, je ne suis qu'au cinquième ou sixième rang derrière de jeunes talents comme Briand ou Gomis.

La phase retour du championnat est sans grand relief. On se maintient plutôt aisément et on termine treizième de Ligue 1.

Cette période restera endeuillée par le décès de mon associé au K9, Arnaud Delahaye, victime d'une septicémie à l'âge de quarante ans.

Les pouvoirs sont délégués à Jean-Marie Vergé qui sera emporté à son tour par un cancer généralisé en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Nous revenons au vestiaire.

Bruno Martini et Raymond Domenech m'apprennent que je remplace Anelka et me donnent toutes les consignes de base : les placements sur les coups de pied arrêté, le nouveau schéma tactique avec trois attaquants, le jeu sans ballon...

« Fais comme dans ton club, comme en championnat. Percute ! Garde ton style, sois toi-même et surtout, te prends pas la tête ! T'as aucune pression ! »

Par ces mots, le sélectionneur me rassure. Puis c'est au tour d'Anelka, Henry, Vieira de m'encourager :

« Allez, vas-y Steve, t'inquiète pas, on sera proche de toi ! »

Chacun m'adresse une petite tape amicale.

J'ajuste mon maillot, remonte mes chaussettes, passe ma main dans les cheveux. Domenech m'attend à la porte du vestiaire et m'accompagne jusqu'à la pelouse. Je tremble mais c'est une sensation enivrante et positive. À la télé, on me voit rigoler avec le sélectionneur. Sans doute au moment où il me rassure une dernière fois et où je lui réponds :

« Ne vous inquiétez pas, coach, je vais gérer le truc ! »

Alou Diarra m'attend au bord du terrain et je vois le quatrième arbitre lever un panneau électronique où s'affichent le 39 et le 9. Le numéro d'Anelka et le mien. L'annonce officielle du changement. Le public scande mon nom. J'ai la gorge nouée. Soudain j'ai peur et je me dis :

« Tu es tout seul maintenant ! À toi de jouer ! »

Je pense à Karine, à mes enfants, à mes parents, à mes potes, à mon grand-père décédé récemment. Plein d'images me reviennent en mémoire et se succèdent en quelques secondes.

Je fais mes premiers pas sur le terrain. À cet instant, je deviens international à VIE.

La première personne à venir près de moi est Franck Ribéry. Durant le stage, il a toujours été là, à m'épauler, me guider, me conseiller.

« Bon alors, ne te complique pas la vie, on est tous avec toi et on a besoin de toi. À toi de jouer ! Montre-leur à tous ! »

« Montre-leur... » Ces mots résonnent dans ma tête. Oui, je dois montrer, démontrer que je mérite d'être là, que la confiance qui m'est accordée n'est pas usurpée. Montrer à tous, à mes amis comme à mes détracteurs, que je vais être à la hauteur de cette chance qui m'est donnée de porter le maillot de l'équipe de France.

Je touche mon premier ballon au bout de quatre minutes après avoir multiplié les appels, traduisez les courses pour me rendre disponible. C'est Patrice Évra qui m'offre ce premier ballon, que je négocie moyennement pour ne pas dire laborieusement. Mais ce premier contact avec le cuir me rassure. Ca y est, je suis dans le match. La confiance est là et... je me lâche !

Je me revois jouer simplement, en une ou deux touches de balle.

Ma première frappe survient sur une passe de Ribéry. Mon tir était cadré mais dévié en corner. J'ai vaincu toutes mes peurs, mon appréhension. Je fais abstraction du contexte pourtant si particulier.

Je respecte les consignes et surveille toujours la position de mon compère en attaque, Thierry Henry. Il est le point de repère pour tous mes déplacements.

Soixante-deuxième minute de jeu : je tente une bicyclette. Dans le jargon footballistique, c'est une reprise de volée dos au

but. Très spectaculaire. Quand le ballon finit au fond des filets, c'est un but d'anthologie qui reste dans les annales. Là je ne marque pas, mais je *devais* marquer. Franchement, j'ai maîtrisé mon geste de peur de heurter avec le pied le visage de mon adversaire. Ah ! Si je n'avais pas éprouvé cette crainte, si seulement je ne m'étais pas soucié de mon garde du corps uruguayen... Il me semble que le gardien était battu.

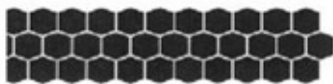
J'entends les encouragements de Domenech. Lui aussi a cru au but. Tout le monde y a cru et j'y crois de plus en plus.

Cinq minutes plus tard, seconde bicyclette, sans plus de réussite. J'aime les reprises acrobatiques et je ne manque jamais une occasion de les tenter, non pas pour soulever les foules et assurer le spectacle mais parce que réellement, lorsqu'elles sont bien exécutées, la spontanéité alliée à la puissance rend la frappe impossible à arrêter, à condition qu'elle soit précise. Et c'est bien ça le plus difficile. Être précis quand on est dans une mauvaise position, dos au but. Comme si un funambule devait garder l'équilibre en sautillant sur son fil.

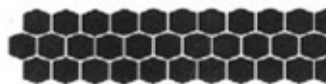
Je n'ai donc pas marqué. La France et l'Uruguay font match nul, 0-0, mais je n'ai aucun regret dans ce match. Certains ont dû apprécier mon culot, mon engagement, ma volonté.

Au coup de sifflet final, je ne pense pas à la suite, aux retombées de ma prestation. J'échange mon maillot avec le capitaine de la sélection uruguayenne. Je me dis que c'est sympa de conserver la tunique de son adversaire en Équipe de France, d'autant qu'il me reste ma tenue inutilisée de la première période. Eh oui, nous avons deux jeux de maillots pour tous les matchs internationaux. Je suis évidemment déçu du résultat. Nous n'avons pas gagné ce soir. Je décide quand même d'accomplir un petit tour de stade pour remercier le public,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



ÉQUIPE DE FRANCE



Match international amical
Mercredi 19 Novembre 2008 - 21 h 00 - Stade de France

FRANCE		URUGUAY	
1	LORIS Hugo	1	CARINI Fabian
3	EVRA Patrice	8	SILVA Bruno
4	VIEIRA Patrick (Cap.)	2	LUGANO Diego (Cap.)
5	GALLAS William	3	GODIN Diego
8	GOURCUFF Yoann	6	CACERES Martin
12	HENRY Thierry	16	PEREIRA Maximiliano
14	TOULALAN Jérémy	5	GARGANO Walter
20	MEXES Philippe	17	PEREIRA Alvaro
21	FANNI Rod	9	SUAREZ Luis
22	RIBERY Franck	10	FORLAN Diego
39	ANELKA Nicolas	7	RODRIGUEZ Cristian
REPLAÇANTS		REPLAÇANTS	
16	MANDANDA Steve	12	VIERA Sebastian
23	PELE Yohann	4	VALDEZ Carlos
2	BOUMSONG Jean-Alain	18	CARDACCIO Mathias
9	SAVIDAN Steve	14	SANCHEZ Vicente
10	BENZEMA Karim	13	ABREU Sebastian
11	NASRI Samir	11	CAVANI Edison
13	SILVESTRE Mikaël	15	PEREZ Diego
15	CLICHY Gaël		
18	DIARRA Alou		
19	BRIAND Jimmy		
Entraîneur DOMENECH Raymond		Entraîneur TABAREZ Oscar	

Arbitre : ZIMMERMANN Cyril (Suisse)
Arbitres-assistants : REMY Jean-Paul
et ZÜRBRUEGG Bruno (Suisse)
4ème arbitre : THOISON Christian (France)



Fédération Française de Football
87, boulevard de Grenelle - 75738 Paris Cedex 15
Tél. : 01 44 31 73 00 - Fax : 01 44 31 73 73 - www.fff.fr

La feuille de match de ma sélection en équipe de France.

FICHE D'APTITUDE et de VISITE

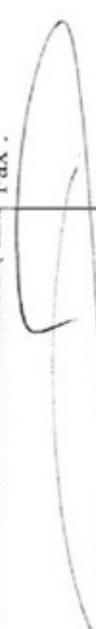
MEDECINE DU TRAVAIL

10 Avenue du 43^{ème} Régiment Artillerie
BP 1052

(Art. R241-57 du code du travail)

Nom prénom : **SAVIDAN Steve**
Poste : **Footballeur professionnel**

Visite : DEUXIEME VISITE CADRE DE L ARTICLE R 4624-31
SASP STADE MALHERBE
BP 6138
14064 CAEN CEDEX

Conclusion : Inapte au poste mais apte à un autre	Signature du Médecin Docteur FUSIBET Catherine
Vu les éléments recueillis lors des examens du 20/07/2009 (V1) et de ce jour (V2) Vu les résultats des examens complémentaires et consultations spécialisées (réalisées du 1er juillet 2009 au 3 juillet 2009) Vu les éléments recueillis lors de l'étude de poste de travail et de l'entretien avec l'employeur du 22/07/2009, Monsieur Savidan Steve est inapte au poste de footballeur professionnel Il ne peut pas faire de pratique sportive de compétition Il peut exercer des tâches au sein de l'entreprise ne nécessitant pas d'effort physique soutenu et intense. Il serait apte à un poste de type administratif, commercial, de communication ou d'entraîneur (dans le respect des contre-indications sus citées)	Tél : Fax :
Date de l'examen : 04/08/2009	

Le document officiel qui atteste de mon inaptitude.

REMERCIEMENTS

Steve Savidan remercie tous les dirigeants, éducateurs, bénévoles, entraîneurs, présidents, coéquipiers et supporters, journalistes qui ont partagé sa carrière de joueur amateur et professionnel.

Ses potes footballeurs : Karim Aït Khama, Stéphane Rivoal, Sébastien Le Paih, Alban Gaborit, Olivier Guégan, Valérian Peslier, Cédric Pardeilhan, Stéphane Lucas, Hervé Milazzo, Raphaël Camacho, José Saez, Stéphane Coque, David Klein, Maxence Flachez, Ludovic Liron, Laurent Dufresne, Grégory Pujol, Julien Toudic, Grégory Leca, Brahim Thiam.

Ses amis valenciennes : la famille Suin, la famille Maggi, la famille Chasselat, la famille Brouillet.

Nicolas Denneulin et ceux partis trop tôt Jean-Marie Vergé et Arnaud Delahaye.

Ses amis de toujours : la famille Muraccioli-Beretti, la famille Goblet, la famille Desvallois, la famille Frogé.

Sa famille et sa belle famille.

Merci à tous pour votre soutien et pour avoir accepté le bonhomme tel qu'il est.

David Berger remercie tout particulièrement :

Lamia et Frédéric, pour leurs conseils précieux.

Sabrina et Jeannine, pour leur havre de paix propice à l'inspiration.

Patrick Mahé, pour sa confiance.

Ses parents, pour l'avoir toujours encouragé dans sa vocation.

Marie-Astrid, pour sa présence et son amour.